

Cercle Benelux d'Histoire de la Pharmacie

Le merveilleux dans la Médication et la Pharmacie du XVIII^e siècle. (*)

par A. COUVREUR,
Docteur en Pharmacie.

Parmi les biens départis à l'homme, le plus précieux sans aucun doute est la santé, car il conditionne tous les autres. A quoi bon succès, richesse, amours, si quelque maladie ou quelque infirmité nous empêche d'en profiter ou en enlève la joie et le plaisir. Il ne faut donc pas s'étonner si depuis l'aube de son apparition sur terre l'homme a tout sacrifié pour conserver ou restaurer sa santé, guérir la maladie et remédier, en général, à tout ce qui peut gêner l'ordre normal de sa vie physiologique ou intellectuelle.

Si l'on parcourt l'histoire de la médecine et celle de la pharmacie qui en est la suite logique, on assiste à un effort considérable et constant contre la maladie et la douleur sous toutes ses formes. La médecine primitive est empirique, elle se transforme peu à peu mais il lui aura fallu des milliers d'années pour arriver au stade actuel progressif vis-à-vis des temps écoulés, mais combien incertain encore pour une connaissance parfaite de la vie et de la maladie.

A côté du labeur constant et honnête du corps médical et pharmaceutique nous trouvons malheureusement, à chaque époque, des braconniers habiles à profiter des souffrances d'autrui et, consciemment ou inconsciemment, à tromper les malades par des promesses illusoire. Mais nous constatons encore aujourd'hui même autour de nous des espoirs fallacieux de patients, à bout de ressources, cherchant leur salut dans des remèdes inopérants. Cette tendance est en raison directe de la gravité et de l'incurabilité du mal et en raison inverse de la science réelle de ceux qui préconisent ces prétendues médecines.

Ajoutons aussi chez les professionnels les encouragements bienveillants et les enjolivures quelque peu exagérées qui accompagnent les prescriptions et les médicaments, ce que l'on a traduit souvent par l'expression « dorer la pilule ».

Eh bien, Messieurs, c'est cela le merveilleux dont j'ai le propos de vous parler aujourd'hui. Il consiste à la fois en des promesses irréalisables ou des espoirs vains, attribués par les malades à des médicaments inefficaces en tout ou en partie et dont on attend des résultats hors de proportion avec les moyens mis en œuvre.

Ce merveilleux, que j'appellerai irréel, n'a rien à voir avec la réalité merveilleuse des progrès de la science dus au labeur infini qu'ont fourni

(*) Conférence donnée le 19 avril 1953, à Rotterdam, à l'occasion d'une réunion du Cercle Benelux d'Histoire de la Pharmacie.

depuis des siècles tous ceux qui honnêtement se sont attachés au soulagement de l'humanité souffrante.

Je n'ai pas l'intention de vous faire ici l'histoire du merveilleux en pharmacie depuis l'origine de la médecine. Cela demanderait des volumes. Mais je vous ai déjà parlé précédemment de la découverte faite un jour par moi de la collection complète du *Journal Encyclopédique*, paru à Bouillon de 1756 à la révolution française, et sur les 250.000 pages duquel 100.000 environ ont trait à la pharmacie et à la médecine. C'est à cette mine presque inépuisable que je fais appel, une fois de plus, pour ma conférence d'aujourd'hui.

Parcourons donc les principales maladies dont la guérison était impossible ou aléatoire et voyons ce que peut donner l'imagination ou l'ignorance.

Rage.

Pour préserver les chiens de la rage, on écrit au *Journal*, en août 1778, le remède suivant : faire manger aux chiens tous les matins, pendant neuf jours et à jeun, une omelette composée de trois œufs et salée trois fois plus qu'à l'ordinaire. On y ajoute une poignée de la plante appelée « grateron », après l'avoir hâchée légèrement. Ce préservatif, dit l'auteur de la lettre, passe pour infaillible.

En dehors de ce préservatif, le merveilleux ne manque pas dans les moyens de cure de cette épouvantable maladie. M. de BUFFON lui-même annonce, en octobre 85, qu'il a reçu une plante de Sibérie, appelée « galitzinette », qui, appliquée sur la plaie et bue en tisane, guérit de la rage. C'est le prince GALITZINE lui-même qui a envoyé cette plante au Plin français.

Mais, les religieux s'en mêlèrent également. En septembre 80, un religieux de l'abbaye royale de Savigny, dans le Lyonnais, écrit au *Journal* pour lui signaler, comme remède contre la rage, un mélange de pimprenelle hâchée menu avec neuf œufs et de la farine de froment. Il faut en faire une omelette avec de l'huile de noix, que le malade prendra en trois portions avec défense de faire usage de fruits ni de bière de sorbe. Il faut recommencer la médication le premier jour des lunes suivantes.

En décembre 80, c'est un curé, l'abbé CHEDET, qui fait publier une recette employée dans la Bresse. Il l'a vu administrer à plusieurs personnes sans inconvénient mais avec grand succès. Il s'agit d'un mélange d'un gros de sel polychreste de SEIGNETTE avec quelques gouttes de sang de la personne mordue. On y ajoute un peu de cristal minéral, mais le remède agit en soi. On n'a pas besoin de régime.

Ce remède est confirmé, en janvier 81, par l'abbé GUILLET qui fait remarquer que M. CHEDET a oublié un détail dans son remède. Il dissout le sel dans du vin blanc et il fait courir le malade en plein air pour le faire transpirer. Cela aide aussi à la diffusion du médicament dans le sang. On ne connaît qu'un insuccès, lors d'une morsure de loup enragé, mais les plaies provoquées en cette circonstance étaient si importantes qu'elles seules

étaient capables de tuer le malade.

M. BUCHOZ, écrivain vulgarisateur et utilitaire très connu au XVIII^e siècle, se contente de conseiller, pendant trois jours, l'absorption d'une chopine de bon vinaigre blanc, après avoir effectué une saignée.

En avril 62, on conseille quatre gros de poudre d'huître mâle calcinée au feu dans un demi-setier de vin blanc. Quand il s'agit d'une récidive, on y ajoute trois œufs frais. On ne doit rien boire en la mangeant, ni même pendant le temps qu'on fait le remède.

En février 72, on écrit au *Journal* qu'il suffit de prendre du poil de la bête enragée, de le faire griller sur une pelle à feu, de le mettre dans un bon verre de cidre et de l'avalier. L'auteur de la communication en a fait faire l'épreuve sur des chiens et d'autres bêtes mordues et elle fut très efficace.

C'est le même remède qui est préconisé en février 72, mais on déclare qu'on peut utiliser le vin au lieu de cidre. Il suffit de s'adresser, pour la confirmation, à un nommé GAUTIER, demeurant à Paris, rue Marivaux, qui en a fait l'expérience étant jeune.

Un remède fréquemment conseillé est le mélange d'ail écrasé et broyé avec du sel et de la racine de bardane concassée. On l'applique en emplâtre sur la morsure avec grand succès.

Des botanistes de Silésie écrivent au *Journal*, en 1774, pour recommander comme cure de la rage l'herbe nommée « anagalis » par les savants.

On trouve aussi des conseils pour de la thériaque, dissoute dans du vin et de l'huile d'olive, en même temps qu'une infusion de différentes plantes, sauge, millepertuis, marguerite sauvage et scorsonère.

Le même remède revient, conseillé par une personne de condition de Chaumont en Vexin, mais on y ajoute une poignée d'herbe appelée « passerage ».

Maux de dents.

Pour les maux de dents, les remèdes abondent aussi. Dans une lettre au *Journal* d'avril 82, un lecteur signale qu'il a utilisé, contre les mauvaises dents, une infusion de racine de pyrèthre et de tormentille, auquel il ajoute un gros d'opium, un gros de camphre et trois gros d'essence de jusquiame. Les douleurs ont disparu et la carie s'est arrêtée complètement.

En janvier 67, la guérison du mal de dents est beaucoup plus simple. Elle s'opère par l'imposition des doigts. L'auteur de la communication l'a vu faire devant lui par le Père Procureur des Chartreux de Vaucluse en Franche-Comté.

Un autre religieux signale un autre moyen. Il faut prendre, dit-il, deux taupes vivantes, une dans chaque main, en les pressant modérément sans les étouffer. On les conserve jusqu'à ce que la main ou la pression ait causé leur mort. Cela dure environ cinq heures pendant lesquelles il ne faut pas lâcher prise. Une fois les taupes mortes, on les jette dans un pot de terre neuf et non vernissé. On met assez d'eau pour décomposer les animaux par l'ébullition. On lute le pot que l'on place sur un feu modéré entretenu 24 heures avec des cendres chaudes et qu'on mitonne à petits

bouillons. Il se forme une espèce de pâte sur laquelle surnage un corps gras. On prend ce corps gras, qu'on frappe à plusieurs reprises à la paume et au bout des doigts. On en imbibe aux mêmes endroits l'intérieur de deux gants de peau que l'on a soin de garder un ou deux jours, surtout en dormant. Les mains s'imprègnent ainsi des vertus curatives du remède pendant plusieurs mois sans altération. On obtient ainsi le soulagement des maux de dents et des coliques!

Mais pour les dents, le magnétisme était très à la mode, qu'il soit opéré avec des aimants naturels ou des aimants artificiels. Une lettre de Saint-Petersbourg en parle longuement en août 65. L'auteur fait tourner le visage du patient vers le nord et lui donne la bonne direction au moyen d'une boussole. Il fait toucher la dent cariée et infectée plusieurs fois avec le pôle septentrional de l'aimant. Le malade ressent une légère douleur, éprouve quelques pulsations dans la dent malade, puis sent un froid qui s'étend même aux dents saines et qui se change en un engourdissement suivi de l'entière guérison.

Un écrivain allemand de Königsberg rapporte au *Journal*, en août 66, différentes expériences du même genre en faisant observer qu'il est indifférent, lors de l'application de l'aimant, que le malade se tourne d'un côté ou de l'autre. Il explique l'action de l'aimant grâce à la présence du fer dans le sang, ce qui permet à l'aimant de décongestionner la dent douloureuse.

Cors aux pieds.

Pour les cors aux pieds, on lit dans le *Journal*, en octobre 73, un remède renseigné par le journal des *Affiches de Metz*. C'est simplement un morceau de pain trempé d'eau et appliqué sur le cor en le couvrant d'un morceau de papier buvard. Il faut laisser le pain et marcher pieds nus jusqu'à ce que le pain soit sec. Le cor s'enlève alors tout seul.

Engelures.

Les engelures sont soignées, d'après différents articles et avec grand succès, par de la graisse d'intestin de volaille, mélangée d'urine et de sel.

Brûlures.

Pour les brûlures, une décoction de choux verts dans du saindoux guérit rapidement la partie affligée sans laisser de cicatrice.

Croûte de lait.

Pour la croûte de lait, une ébullition de fleurs de pensées sauvages dans du lait est souveraine.

Dartres.

Contre les dartres, rien ne vaut un bouillon d'écrevisses, pilées soigneusement et cuites au bain-marie, auquel on ajoute un gros de poudre de vipères. On avale cette drogue en restant au lit afin de bien transpirer. Le remède est radical.

Teigne.

Contre la teigne, il faut prendre des crapauds vivants, les mettre dans un pot bien vernissé, en lutant soigneusement le couvercle afin que l'esprit ne s'en évapore pas. Il faut mettre alors le pot, à différentes reprises, dans un four ardent pour dessécher complètement les crapauds. Quand ils seront secs et froids, on les réduit en poudre. On frotte la tête du malade avec du lard de porc, dont on saupoudre la surface avec la poudre de crapaud. Appliquer ensuite une vessie de cochon et couvrir la tête avec un linge pour maintenir le tout. Au bout de vingt-quatre heures, la teigne a disparu.

Petite vérole.

Evidemment, pour la petite vérole, l'inoculation instaurée au XVIII^e siècle a fait disparaître beaucoup de remèdes merveilleux, mais on trouve encore au cours des pages du *Journal* pas mal de médications, notamment l'usage d'une tisane de scorsonère qui s'avérait radicale, l'abus des purgatifs, la saignée, des applications d'eau vinaigrée et tous les remèdes végétaux ou animaux que la terreur du mal engageait à appliquer. Mais pour l'inoculation elle-même, il faudrait des centaines de pages pour décrire les prodigieuses bêtises qui servaient d'arguments aux adversaires de l'inoculation.

Signalons encore un moyen préservatif contre la petite vérole, publié par un médecin de Besançon en septembre 71. Il suffit simplement de porter des chemises trempées dans une décoction de soufre en poudre, poids pour poids. Le médecin déclare avoir passé dans des épidémies de peste, de rougeole et de petite vérole sans avoir été atteint par la contagion.

Nerfs.

Quant aux affections des nerfs, on y remédie également par de singuliers remèdes. Le somnambulisme est très à la mode. Le *Journal* renferme quantité de cas plus bizarres les uns que les autres.

En juillet 62, un auteur anonyme signale les cas suivants :

Un bourgeois de Rouen, somnambule, répond en dormant à toutes les questions, dans toutes les langues, même en grec et en indien.

Une jeune fille de dix-sept ans, habitant Breslau, agissait comme si elle était actrice, parlait comme si elle était éveillée, chantait et jouait d'un instrument qu'elle ne connaissait pas.

Un libraire savant, endormi en corrigeant un ouvrage grec, continua à lire le texte tout haut, quoiqu'il ne le sut point par cœur.

Un garçon avait coutume de se lever à minuit, de balayer la boutique, d'ouvrir portes et fenêtres et de se remettre au lit.

L'auteur signale qu'on traita tous ces somnambules en leur versant dans la bouche de l'eau de vie ou de l'ammoniaque, ou en leur soufflant du tabac d'Espagne dans le nez.

Tétanos.

Le traitement du tétanos, donné comme affection nerveuse, se pratiquait avec de l'essence de castor ou de l'esprit de cornes de cerf succiné.

Epilepsie.

Contre l'épilepsie, on recommande, en 73, après purgation, de prendre pendant les neuf premiers jours du mois de mai du fiel de chevreau dissous dans du miel.

Sciatique.

Pour la sciatique, c'est l'huile de renard récente, l'huile de vipère ou la graisse humaine, pourvu qu'elle ne soit pas rance, qui est le meilleur élément de soulagement.

On recommande aussi, dans ce but, l'application de graines de navette grillées.

Tuberculose.

Pour la tuberculose, on recommande une gelee de sante à base de féculé et d'amidon tirés des pommes de terre.

Un journal anglais communique au *J. E.*, en 82, la valeur active du jus de marrube contre les maux de poitrine.

Un Carme, le Père BLOUET, reproduit par les *Affiches de Dauphiné*, fait connaître une recette qui vient de l'Orient. C'est une décoction de rue que l'on coupe à fin mai et qu'on réduit à moitié en y ajoutant une demi-once d'aloès. On en imbibe une serviette à demi-usée, qu'on fait sécher à l'ombre dans un appartement. Pliée en huit et portée sur la poitrine jusqu'à ce qu'elle tombe en lambeaux, elle constitue le meilleur remède contre la tuberculose. Une seule serviette, qui doit durer environ six mois, suffit pour la guérison mais on recommande d'en avoir deux pour ne pas laisser le malade éventuellement sans soins.

Même les médecins apportent leur tribut à cet ensemble de cures merveilleuses. Un certain docteur TAILLENS recommande, en décembre 83, l'air déphlogistiqué contre la phtysie. En dix jours un de ses malades fut guéri.

Cancers.

Inutile de souligner que les cancers étaient l'objet de cures bizarres autant que merveilleuses.

Les gens de ce temps mélangeaient d'ailleurs, sans discrimination, le cancer vrai, les scrofules, le scorbut et certaines maladies vénériennes. Mais le remède le plus employé était la ciguë, accompagnée parfois de belladone et de jusquiame.

En novembre 73, les *Affiches de Bordeaux* transmettent au *Journal* un nouveau remède : ce sont des peaux de crapauds, fraîchement écorchés, appliquées sur le mal, de préférence pendant la canicule. Les crapauds d'été sont les meilleurs.

Pour le cancer au sein, une application de crème fraîche et de miel,

mélangés avec de la farine de seigle pour en faire un emplâtre, est particulièrement recommandée.

Un chirurgien militaire préfère un emplâtre formé par un mélange de gomme ammoniacque et de sagapenum.

Un membre de la Société royale de Londres préconise un mélange de sel ammoniacque et d'alcool, avec de l'huile de vitriol et de l'huile de tartre.

Nous ne citerons pas les nombreux cautères de différentes formules, dont il fait mention dans le *Journal*, mais ils sont tous à base d'arsenic ou même de vert-de-gris.

Signalons encore une fontaine dont l'eau fait tomber les dents sans fluxions ni douleurs et dont il est fait mention en février 62.

En juin 67, le *Journal* mentionne la découverte, par le mercure, de l'endroit où se trouve un enfant noyé.

En septembre 74, le traitement de la goutte par un bouillon d'excréments d'un bouc attaché au pied du lit du malade pendant toute la durée de la maladie.

En juillet 76, la découverte d'un esprit qui dissout totalement le corps humain en quelques jours.

Certains personnages se sont particulièrement distingués à l'époque dans l'exploitation du merveilleux.

Le *J. E.* du mois d'avril 81 publie un article, dont le texte suit :

« On écrit de Strasbourg qu'il y a depuis trois ans, dans cette ville, un étranger qui, sans être médecin, se fait comme tel la plus étonnante réputation : c'est le comte de CAGLIOSTRO. L'on dit qu'il possède des remèdes chimiques très précieux; le fait est qu'il a plus de trois cents malades dans les mains et qu'il ne lui en est pas encore mort un seul, quoique dans le nombre il y ait ce qu'on appelle communément des « malades désespérés », entre autres M. M..., condamné dans une dernière consultation de quatre médecins et chirurgiens de Strasbourg à ne pas survivre plus de deux fois vingt-quatre heures aux suites d'une gangrène affreuse. Le comte de CAGLIOSTRO, appelé auprès de ce moribond, lui a administré quelques gouttes d'une liqueur dont l'effet a été de déterminer une sueur abondante, de rappeler dans le membre gangrené un sentiment énergique; après quoi, le docteur a mis son malade à l'usage du lait de chèvres, dans le fourrage desquelles il ajoutait diverses préparations; le malade en a été quitte pour quelques phalanges des doigts du pied; les plaies finissent de se cicatriser. »

On juge qu'il doit se débiter beaucoup de choses merveilleuses sur le compte de cet Esculape nouveau. L'on doute qu'il soit italien; on le suppose français; on le présume héritier des secrets d'un adepte fameux, possesseur, de l'élixir de vie et qui voyage en Europe, actuellement âgé dit-on de plus de deux cents ans, sous le nom de Saint-Germain; ce qu'il y a de certains c'est que ce comte, vrai ou supposé, tient une fort bonne maison, a un assez grand nombre de domestiques, qu'il est d'un désintéressement parfait et ne veut aucune espèce d'honoraires.

Un fait plus certain que celui de l'adepte de 200 ans et que l'on mande

du pays de Labourd en Basse Guyenne, c'est que Jean DELAMOTHE, habitant la paroisse de Guiche, y est né le 12 novembre 1677 et que ce centenaire continue d'y jouir d'une santé qu'il doit à une vie laborieuse et frugale, et sans doute aussi à une gaieté naturelle qui ne l'a point abandonné. Sa physionomie est encore agréable et, malgré le poids de la vieillesse, il se tient encore aussi droit qu'un jeune homme.

En juin 81, quelques notes nouvelles sur CAGLIOSTRO. Ce médecin lit sur les physionomies et connaît au tact du pouls les maladies internes dont on est affligé, sans entrer dans un détail inutile pour lui. Les princesses de Nassau et de Wurtemberg *en ont fait l'expérience*. Il avait prédit à M. ASSINGER, frère de M^{me} la baronne DE PISTORIS, qu'on le trouverait mort dans son lit au bout de quatre jours s'il ne prenait le bol purgatif qu'il lui préparait dans une hostie; cet homme, qui ne ressentait aucune espèce de mal, fut réellement la dupe de son incrédulité car il mourut le jour fixé.

M. CHEVALIER, directeur de la Chambre du logement des Officiers à Strasbourg, averti qu'il n'irait pas loin s'il ne prenait son remède, tomba malade peu de jours après et fit appeler trois des plus fameux médecins qui ne purent le garantir de la prédiction; il mourut le troisième jour d'une inflammation dans le bas-ventre.

M. DESPARRE, major du régiment de Royal-Suède, homme d'une complexion robuste, voulut, avant son départ pour le régiment, voir M. le comte DE CAGLIOSTRO qui l'assura qu'il périrait dans peu s'il n'usait de son remède. Celui-ci frais et bien portant, se moque de l'horoscope, part et meurt quelques jours après son arrivée.

Mais ce n'est pas CAGLIOSTRO seul qui contribue, à cette époque, à utiliser le merveilleux pour impressionner les malades ou ceux qui croyaient l'être. M. PILATRE DE ROZIER, qui d'ailleurs était un de nos confrères, communique en février 84 une lettre que lui écrit de Londres M. GRIMANI, professeur de physique. Pour ceux qui s'imaginent que le bluff est une invention moderne, ils pourront constater que ce phénomène est déjà ancien et nous pensons intéressant de donner le texte de cette lettre :

« Je m'empresse, Monsieur, de répondre au désir que vous témoignez d'avoir quelques renseignements sur le singulier établissement du docteur GRAHAM, qui occupe autant les esprits faibles de notre capitale que le ballon enthousiasme les savants français. Il est sans doute difficile d'expliquer s'il y a plus de génie que de folie dans le projet du docteur. Quoi qu'il en soit, le mystère aiguillonnant partout la curiosité et la singularité ayant eu des prophètes dans tous les siècles, je présume que cette entreprise lui assura une brillante fortune. »

DESCRIPTION DU TEMPLE DE SANTÉ :

Le docteur a décoré de ce nom un vaste hôtel situé dans la rue de Palmall, près du palais du Roi. L'entablement est orné de trois figures : Vénus ayant à ses côtés Minerve et Junon. Au-dessous, on lit les inscriptions suivantes : Le temple de la Santé, le Bonheur des monarques, la Richesse des pauvres. Plus bas, on aperçoit la statue qu'il a dédiée à

ESCULAPE et, enfin, on lit sur la porte : « Point de garde ne veille à cette porte, afin d'en laisser l'entrée au riche comme au pauvre ». Cependant, malgré cette inscription, deux hommes de la plus grande taille, revêtus d'une longue robe et garnis d'une cuirasse, sur laquelle est écrit « Temple de la Santé », ne laissent entrer aucune personne qu'elle n'ait payé six livres.

A peine a-t-on posé le pied droit sur le premier degré de l'escalier qu'on entend une musique harmonieuse, composée d'instruments à vents, qui ne parvient à l'oreille qu'à travers des ouvertures pratiquées et cachées dans l'escalier, et que des parfums les plus suaves viennent frapper l'odorat jusqu'à l'entrée d'un magnifique salon, destiné à des lectures, par lesquelles le docteur prétend rendre nulle la stérilité, quoiqu'il n'ait jamais eu d'enfant. Il ne gaze en aucune manière les termes qui ont rapport à cette branche de l'anatomie. Cependant, les dames comme les hommes y accourent en foule et l'entendent sans scrupule.

Description de l'intérieur du temple.

Celui du palais des fées n'a jamais rien offert de plus recherché et de plus majestueux. Les guirlandes, les miroirs, les cristaux, les métaux dorés et argentés y sont placés avec profusion et y réfléchissent de toutes parts une lumière éblouissante.

La musique précède chaque lecture depuis cinq heures jusqu'à sept, que le docteur GRAHAM se présente sous la robe et le ton doctoral; à l'instant succède un silence qui n'est interrompu à la fin de la lecture que par une commotion électrique communiquée à toute l'assemblée, à l'aide de conducteurs cachés sous les tapis qui recouvrent les banquettes. Tandis que les uns se moquent de l'étonnement des autres, on voit apparaître un esprit qui sort de dessous le plancher de la salle; c'est un homme d'une taille gigantesque, maigre et blême qui, sans dire mot, remet au docteur une bouteille de liqueur, laquelle, après avoir été présentée à la compagnie, disparaît avec l'esprit.

A cette étrange apparition succède, sous la figure de la déesse de la musique, une jolie femme qui, après avoir chanté, s'éclipse à son tour.

Le docteur GRAHAM ayant achevé sa lecture, les contribuables se retirent sans oser regretter les six livres qu'ils ont sacrifiées à un spectacle aussi extraordinaire.

Avant les séances, le docteur offre au public de faire dissiper la mélancolie et la trop grande gaîté; en un mot, c'est l'électricité communiquée par des barreaux aimantés qui a établi depuis plusieurs mois la réputation du docteur et on ne peut disconvenir qu'il a eu du succès.

Mais tous ces détails ne sont qu'accessoires à son établissement; un lit des plus somptueux en damas brodé, soutenu par quatre colonnes de cristal en spirale, chargées de fleurs en guirlandes de métal doré, en devient la base; et moyennant cinquante louis, le docteur GRAHAM assure aux jeunes comme aux vieux époux qu'ils obtiendront un rejeton de leur nom.

De quelcôté qu'on monte dans le lit, appelé « lit célestial », on entend

un orgue qui est bien à l'unisson avec trois autres et une agréable musique dont les airs variés transportent les époux dans les bras de Morphée. Pendant près d'une heure que dure ce dernier concert, on aperçoit dans le lit des ruisseaux de lumière qui éclairent principalement les colonnes. A l'heure du lever, notre magicien vient tâter le pouls des croyants, leur donne à déjeuner et les congédie remplis d'espérance, leur recommandant de lui faire des prosélytes.

Je ne m'étendrai pas plus longtemps sur ces détails étalant, au XVIII^e siècle, soit des médications ridicules autant qu'inopérantes, soit des modèles de bluff jamais dépassés, le tout faisant partie de ce merveilleux si facile à admirer et à suivre quand il s'agit de la santé.

Mais si, quittant le XVIII^e siècle, nous nous reportons aux médications présentement en honneur, nous devons avouer que le merveilleux n'a pas fini d'envoûter les humains.

A côté des médicaments sérieux et dont la découverte a permis de soulager grandement l'humanité souffrante, combien de panacées éphémères dont on attendait des merveilles et qui relèvent malgré tout de ce merveilleux qui dominait les époques révolues. Et même quand il s'agit de médications réellement prodigieuses, comme la pénicilline et les antibiotiques, avouons que les abus que l'on en fait parfois ne sont pas éloignés de ce merveilleux que nous ridiculisions à bon droit dans le passé.

Le merveilleux continuera à étonner et à ensorceler les hommes.

Samenvatting.

Het wonderdadige in de artsenijkunde en de toediening van artsenijen in de XVIII^e eeuw.

De bekommernis van de mens om zijn gezondheid te bewaren of te herstellen heeft, vooral buiten het medisch corps, de tussenkomst teweeggebracht van personen die, nu eens uit onwetendheid, dan weer uit eigenbelang, misbruik hebben gemaakt van de lichtgelovigheid van de zieken en hun hoop hebben doen stellen op ondoelmatige of gevaarlijke geneesmiddelen.

De vorderingen van de wetenschap en de steeds verder doorgedreven vulgarisatie inzake hygiëne en geneeskunde, hebben grotendeels deze tussenkomsten van het begoochelende wonderdadige verminderd.

Nochtans nam het wonderdadige, in de XVIII^e eeuw, een hoge vlucht, wegens het gemis aan een toereikende wetgeving en wegens het feit dat de wetenschap zich nog in haar kinderschoenen bevond. De *Journal encyclopédique* van BOUILLON draagt er nog talrijke sporen van.

Het artikel van onze collega, de heer Albert COUVREUR, beschrijft er een groot aantal van en geeft ons een reeks medicaties van die aard tegen de kanker, de pokken, de tuberculosis en andere minder ernstige aandoeningen.

Het einde van het artikel brengt enkele eigenaardige bijzonderheden nopens enkele begoochelaars van dat slag die, met vaardigheid en voordeel, misbruik wisten te maken van de lichtgelovigheid van het publiek in die tijd ten overstaan van het wonderdadige : CAGLIOSTRO te Straatsburg en GRAHAM te Londen.